

Une maison pour la photographie

Michel Lessard

Number 25, Spring 1991

Des trésors de musées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, M. (1991). Une maison pour la photographie. *Cap-aux-Diamants*, (25), 52-55.



Une maison pour la photographie

par Michel Lessard*

TOUT AU LONG DE SA VIE, ALEXANDRE GRAHAM BELL (1847-1922), l'homme du téléphone a recueilli ses moments importants grâce à la photographie sur sels d'argent. Rien n'est plus instructif, rien n'est plus émouvant qu'une visite au centre d'interprétation de Baddeck en Nouvelle-Écosse, pas très loin de Louisbourg, le haut-lieu de ses expériences et de sa vie familiale. Le vaste musée moderne consacré à son génie prend la forme d'un véritable album, exploitant à leurs limites les capacités muséologiques de la photographie ancienne.

En 1989, Phyllis Lambert, une architecte montréalaise, a ouvert au public le plus important centre de recherche au monde sur l'architecture.

Parmi les collections exploitées, celle sur la photographie – près de 50 000 œuvres – sert généreusement l'étude et les expositions du Centre canadien d'architecture, tant par ses vertus documentaires qu'artistiques.

À Rochester, dans l'état de New York, se trouve le musée de la photographie le plus réputé au monde. Après plusieurs transformations, la somptueuse résidence de George Eastman (1854-1932), celui-là même qui, en 1888, a lancé le Kodak n° 1, attire chaque année des milliers de visiteurs et de chercheurs intéressés à l'histoire technique, médiatique et artistique des productions sur supports argentiques. Le Musée international de la photographie, tout près de l'usine Kodak, rend hommage à la conservation et à l'exploitation de ce médium qui rayonne partout sur la planète.

Depuis 1930, le Musée d'art moderne de New York (MOMA), une des plus prestigieuses institutions dans le genre, acquiert et présente des photographies dans des salles voisines de celles réservées aux impressionnistes, aux cubistes, aux dadaïstes et aux surréalistes... Au Moma, la photographie se voit accorder une place similaire dans le panthéon des beaux-arts. Et l'on pourrait multiplier les exemples!

Paul Provencher, Baie-Comeau, 1942. «Tibasse Saintonge et son épouse, deux Montagnais de Sept-Îles». Ici, le couple pose derrière leurs portraits en matériaux – mixtes, et tout autour, ceux des membres de la lignée réalisés selon le même procédé.

(Archives nationales du Québec à Québec, collection Paul-Provencher).

Depuis 1839, la photographie sert deux grands volets de la représentation: un axe documentaire, où le médium devient un calepin de notes visuelles utiles à toutes les disciplines pour fixer et conserver des données sur le temps, et un axe artistique, où des créateurs choisissent la «palette» des sels d'argent et l'appareil-photo pour exprimer leur sensibilité. La photographie documentaire et la photographie artistique intéressent au plus haut point la muséologie. Dans un pays comme le nôtre, en pleine révolution muséale, ce domaine mérite une attention spéciale.

Photographie et musée d'art

Une fois l'émerveillement des débuts passé, plusieurs photographes voient en ce nouveau médium un moyen d'exprimer leur sens du beau. Des théoriciens, surtout anglais, instaurent des règles de compositions de l'image, du portrait et du paysage, et bientôt partout, les artistes essaient de suivre les modèles établis par les grands maîtres.

La vallée du Saint-Laurent n'est pas épargnée par cette malheureuse perception de la photographie. Vers 1850, quinze ans après l'avènement du médium, des grands studios se mettent en place à Québec et à Montréal. En décembre 1854, la Maison Livernois de Québec prend son élan pour une période qui s'étendra sur 120 ans. Deux ans plus tard, l'Écossais William Notman ouvre à Montréal les portes d'un atelier, où l'auteur s'affiche rapidement «Photographer to the Queen». Jusqu'en 1935, l'équipe d'artistes rattachée à l'entreprise donne le ton dans l'Est de l'Amérique du nord, comptant à un certain moment jusqu'à vingt succursales. Livernois et Notman, comme des dizaines d'autres en province, suivent les canons académiques de la création photographique fondés sur des principes picturaux empruntés à la Renaissance. Puis, au ^{xx} siècle, le médium s'enrichit de nouvelles approches esthétiques auxquelles nombre d'artistes québécois se rallient. Et, au fil de l'aventure, la photographie va influencer les autres formes d'art visuel, tout comme elle se laissera pénétrer par celles-ci.

Il n'y a pas que les professionnels qui voient la photographie comme moyen d'expression artistique, les amateurs se multiplient. Dès sa lancée commerciale de 1888, George Eastman et son Kodak, créé à l'usage de tous, y voit une façon de s'initier au beau. Dans un catalogue de 1910, la Maison Livernois fait l'apologie de cet esprit dans un long texte dont voici un extrait: «[La photographie] peut même jouer et elle joue en fait, un rôle plus noble encore dans notre éducation esthétique: en nous apprenant à choisir nos sujets, elle nous invite à analyser ce qui en fait le charme ou la grâce, elle éveille en nous le sens



Studio Notman, Montréal. «8205-Building Bark Canoe. Montagnais Indians». «Montagnais construisant un canot d'écorce». 1887. (Archives photographiques Notman, Musée McCord, Montréal).

du beau. Souvent aussi, un artiste inconscient de lui-même jusque là, se révèle tout à coup, pour avoir compris qu'il y a dans l'essence intime des êtres et des choses, une puissance cachée que nous appelons «beau». La photographie sera pour lui le moyen d'expression auquel il pourra – sans l'aide du crayon et du pinceau qu'il ignore sans doute – traduire sa compréhension particulière de la nature, en obtenir non une copie, mais une interprétation personnelle».

Studio Notman, Montréal, 1901-1902. «Stormy day, St. Catherine St., Montreal». «Tempête de neige, rue Sainte-Catherine». L'effet de poudrière a été obtenu à la retouche. (Archives photographiques Notman, Musée McCord, Montréal).

Le fonds de photographie artistique des Québécois, étalé sur 120 ans, reste à découvrir et à révéler. Depuis 1850, c'est avant tout par ce médium moderne que les pays neufs d'Amérique



Studio Millar, Montréal, vers 1926. «Atelier de modèles vivants à l'École des Beaux-Arts». (Archives de l'université du Québec à Montréal).



ont cherché à rencontrer l'expression tous azimuts de leur époque. Le Québec n'a malheureusement aucune institution muséale vouée à ce vaste champ de l'art, où des centaines d'artistes se sont essayés. Depuis 1960, entre autres, des créateurs de grand talent, souvent reconnus à l'extérieur de nos frontières, trouvent à peine un local pour accrocher momentanément leur regard sensible et intelligent. En muséologie de la photographie d'art au Québec, tout reste à faire. Le fait d'accueillir à l'occasion une grande exposition n'a rien à voir avec une véritable politique de conservation en art photographique...

La mémoire visuelle archivée

Si les discours artistiques de la production photographique québécoise restent à établir – un beau et grand défi –, l'exploitation du contenu documentaire de ce champ de la représentation demeure par contre bien engagée. De nombreuses institutions, certaines gouvernementales, d'autres religieuses, conservent d'impressionnantes collections. Les Archives nationales du Québec, avec ses constituantes régionales à Québec, Montréal, Trois-Rivières, Sherbrooke, Chicoutimi, Rimouski, Rouyn et Hull, rassemblent près de 6 millions de pièces. Partout à travers le Québec, les fonds d'archives des communautés religieuses (souvent intimement liés au centre d'interprétation ou au musée du groupe) logent des milliers de clichés accumulés depuis la naissance du médium et traitant des aspects les plus variés de l'histoire et de l'ethnologie. La Corporation du Musée du Séminaire de Québec vient d'informatiser le classe-

ment de ses clichés, le plus ancien remontant à 1851. Les ursulines, les sœurs Grises et toutes les autres congrégations religieuses gardent jalousement de surprenantes séries. Les Sociétés d'histoire (Brome, Sorel...) les collèges classiques (Lévis, Sainte-Anne-de-la-Pocatière...), plusieurs musées régionaux (Gaspé, Bas Saint-Laurent à Rivière du Loup, Saint-Joseph de Beauce...) ou des musées de plus grande taille, comme le McCord à Montréal (doté des 700 000 pièces du fonds Notman), complètent la masse publique de photographies du peuple québécois. Il y a les corporations privées, comme les compagnies de chemin de fer, les grands journaux et magazines; il y a aussi les familles, avec leurs albums toujours en croissance: des millions d'images traitant de tout et de rien...

Photographie et musée d'histoire

Sans refuser la valeur artistique, la photographie documentaire sert davantage la connaissance par son contenu, par son référent à l'histoire et à l'ethnologie. L'urbanisme, l'architecture, l'ingénierie, la médecine, les arts, toutes les disciplines sont bien servies par ce fonds d'images. Et l'histoire sociale, économique et politique (celles des institutions comme celle des individus) profite de cette ressource informative inépuisable. La vie collective, en privé, celle du monde ordinaire comme celle des grands, éclate dans les albums de plus en plus volumineux, décidément le «livre» le plus important de la bibliothèque familiale. Dans cinquante ans, quand les historiens traiteront d'histoire populaire de la fin du xx^e siècle, ils pourront compter

parmi les différentes sources d'interprétation sur les vestiges d'une insatiable industrie du souvenir, invitant à croquer tous les temps d'une vie.

Dans les musées d'histoire et de civilisation, la photographie tirée de différents dépôts d'archives sert de support à la contextualisation des projets et des thèmes. Au Musée McCord de Montréal, par exemple, une institution particulièrement active dans la mise en valeur du costume bourgeois, des clichés anciens tirés du fonds Notman ou de fonds privés donnent tout leur sens aux spécimens de culture matérielle en exhibit. Aucun médium ne peut mieux servir une présentation sur la vie rurale en début de siècle dans une paroisse ou une région du Québec. C'est d'ailleurs ce qu'ont bien compris tous ces comités de célébration de cinquantenaire ou de centenaire de villages, en montant une exposition collective de clichés de famille pour mieux saisir leur époque. Au musée d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, rien ne sert mieux la connaissance des machines aratoires qu'un tirage d'époque. Même le volet ethnographique ou sociologique d'une exposition d'art ancien peut profiter du médium. À l'exposition consacrée au sculpteur Louis Jobin, tenu au Musée du Québec, la plus grande réussite dans le genre, de vieux clichés savamment agrandis permettaient de montrer cet artiste du siècle dernier à l'œuvre dans son milieu de travail, comme aucun texte, aucune autre source ne peut le faire dans l'exploration concrète du temps.

Perspective et prospective

Pour les besoins de la cause, j'ai divisé la photographie en contenus documentaire et artistique. Mais la photographie reste la photographie, un médium en soi, plein et entier. Pour remplir un mandat de conservation essentielle, le Québec doit au plus vite mettre sur pied un centre national de la photographie. Montréal, depuis toujours le lieu le plus actif en création photographique, devrait être le siège d'une telle institution comme il en existe à New York ou à Londres. Un projet pris en charge par l'entreprise privée, avec l'assistance des différents paliers gouvernementaux. Les artistes actuels y trouveraient un lieu d'exposition et de vente de leurs œuvres. Les créateurs étrangers d'hier et d'aujourd'hui, une place pour nous émouvoir. Des ateliers de perfectionnement, animés par quelques maîtres invités, voudraient dynamiser la pratique. Les collections de photographies anciennes de valeur artistique trouveraient enfin une place où loger au Québec. L'institution serait le lieu propice à l'élaboration de banques de données visuelles thématiques, en collaboration avec nos dépôts d'archives. Les 60 clubs amateurs très actifs, tous membres de l'Association du loisir photographique, pourraient en faire leur quartier généré-



ral. Et ce regroupement de forces pourrait tous les deux ans organiser le Mois de la photo déjà une réalité... C'est toujours dans la magie du rêve que naissent les grands projets! Parmi les outils de survie et de référence de l'identité collective du Québec, la muséologie de la photographie apparaît une nécessité. ♦

Studio Livernois (attribution), Québec, vers 1910. «Arrivée d'une famille d'immigrants à Québec». (Archives nationales du Canada, Ottawa).

* Professeur, université du Québec à Montréal